

MARIE PRA

SENSATIONS

Petit roman

Il n'est pas fréquent que je prenne le métro. Paris est encore une grande ville qui me fait peur et qui, surtout, ne présente pas beaucoup d'attraits. Je sais que cette pensée n'est pas courante chez les filles d'aujourd'hui. Beaucoup éprouvent de l'enthousiasme, au fait de passer quelques jours dans une ville qui promet tant de divertissements, de culture et, lorsqu'on est très jeune, de rencontres.

En prenant ce métro, j'ai eu un retour de sensation. J'étais engagée dans un couloir très sale, avec des mendiants et puis des affiches de publicité. La sensation a duré deux secondes. Comment se présente-t-elle, je vais le dire ainsi ; car tout ce qu'il sent, l'homme veut le traduire en images. Il s'agit d'un cône de lumière dont la pointe est dirigée vers ma poitrine ; des grumeaux de couleurs, arbres, riz, dans cette chute en blanc. J'ai reçu une sensation que j'éprouvais au collège.

Qui m'a gardé cette sensation de côté, pendant six ans ?

Je ne travaillais pas beaucoup, mais ce semble ordinaire, à cet âge-là. J'aimais l'idée d'avoir des choses à faire. Au gymnase de l'école, je me disais que je pouvais encore en faire davantage.

Journées bouclées, j'inventais que j'étais une collégienne japonaise. Et pour m'en convaincre, en rentrant des cours, je me cuisinais un bol de riz. Ainsi avais-je appris à apprécier les activités scolaires, et à les désirer. Tout cela est ridiculisé aujourd'hui, mais j'ai aimé la sensation que j'ai retrouvée. Au début de l'adolescence, les sensations sont très fraîches et très intéressantes, souvent uniques, ce sont les toutes premières et beaucoup dépassent celles de l'enfance. Bien que j'évite d'y penser depuis, j'ai adoré cette sensation qui m'a permis la connaissance de cette époque. Que la connaissance soit actuelle, en venant par les sens, quelle grâce nous recevons là !

A la sortie du métro, une voix m'appelle :
« Mata ! »

Je ne sursaute pas, heureuse. Une de mes camarades de classe, Nathalie, est au rendez-vous. Elle porte un anorak et des bottines cirées. Son parapluie protège le visage de Cécile. J'aime Cécile parce qu'elle n'a personne et ne demande que notre compagnie. Ainsi allons-nous, nous promenant sous les faits de la pluie, sans programme, avec la légèreté des bulles qui s'étonnent de se découvrir identiques, sorties de la bouteille. Nous nous sommes connues au lycée.

Cécile porte un manteau et des tennis.

« Tu t'intéresses à quoi, en dehors du lycée ? me demande-t-elle de sa voix lourde et brune.

-Aux sensations, répartis-je.

-Tu as une façon originale de tout dire, de tout faire, intervient Nathalie. Ça doit te venir de ton père ou de ta mère...

-Non, m'exclamé-je, cela me vient de Dieu ! »

Nous ne parlons pas des parents, ils sont presque devenus un sujet honteux.

*

Mes parents sont agriculteurs. On ne le sait pas, mais il existe des intellectuels parmi eux. Nous n'avons pas beaucoup d'argent et beaucoup de mon allant vers la littérature repose sur le cadre dans lequel j'ai grandi. Mon père et ma mère se sont rencontrés dans un centre culturel dispensant des cours de philosophie. Nous avons des connaissances de voisinage très « mémères » ; mais tous les gens du coin raffolent du mot *philosophie* et de la façon dont nous le citons lors d'une assemblée locale. Le mot est presque devenu festif, dans les fêtes.

Ma mère écrit chaque soir. Elle se met sur la table de la cuisine. Son acte d'intimité est central, au cœur de la maison. Je pense qu'elle prend des notes de lecture, de cours, ou tient son journal intime. Ce geste lui permet de couper avec son métier agricole.

« Il y a de grands écrivains à la campagne », dit un soir mon père. Il avait six amis à table.

Un livre couvert d'une petite feuille de vélin a passé de mains en mains. Je me moquais éperdument du nom de l'auteur. Tous ont dit :

« Aaah ! » Ils étaient huilés comme des rampes à vins. Mettre la table et recevoir est une des grandes fiertés de mes parents.

Lire ne m'est pas un problème. On dit que cela est dû à la bibliothèque parentale. Mes parents ont toujours parlé de leurs livres avec affection et, quand un chat ou un chien mourait, c'est aux ouvrages qu'ils revenaient, avec des tremblements dans les yeux.

Très petite, je prenais ces romans, les dispersait sur le sol et les reliait entre eux, comme des jouets arrimés par des liens logiques. Ainsi ai-je appris tôt des noms de plusieurs auteurs sérieux. Je me souviens avoir monté comme des cubes de ciments, des livres nommés *Le Rouge et le Noir*, *Marx et la poupée*, *la Source de Yaakov*, *Madame Bovary*, *Les Combustibles*. Il y avait aussi *Le Journal de Tosa*, une fine lamelle dont personne autour de moi n'entendait jamais parler. Plus vague, plus blanc, dans mon esprit, était un livre de poche intitulé *L'Écriture ou la vie*. Un mercredi de salle de jeux, ma mère me parla de ce récit et me regarda avec des yeux plein de larmes. Ce jour-là, je compris que ma mère adulte était une humaine. Mon cœur se serra de bonté et je me mis à déchiffrer chacun, les adultes, le monde, avec des yeux psychologues.

*

Comme mes amies de pluie, je suis en terminale. Elles s'étonnent que j'aie étudié la philosophie un peu avant d'entrer au lycée. Cette matière ne les intéresse pas particulièrement.

« En fait, les philosophes ne sont pas des êtres toujours drôles, dis-je. En avez-vous rencontré un ?

-Il y a déjà le prof de philo, objecte Nathalie, et elle fait la moue.

-Parce que tu vois bel homme, rit Cécile.

-On ne sait pas s'il a écrit des livres, dis-je. Pour moi, être philosophe, c'est être démangé par l'envie de rendre compte au monde, du monde.

-Tous envie de dire, moi, j'ai vu ?

-Même sans être un homme de société. Ce n'est pas leur physique, leur situation sociale qui comptent, mais vraiment leur âme. Ce qu'ils ont retenu de la vie. Ils ont cette optique de retenir, plus que nous. »

Je leur ai raconté le visage de Schopenhauer. C'est ainsi que j'introduis mon intérêt pour la philosophie, dans nos conversations.

Un soir de mes quatorze ans, je fis un cauchemar. Dans un vieux dictionnaire, qui introduisait les maladies mentales, selon la nomenclature de l'époque freudienne, au sein du programme de philosophie, je vis une image qui était le visage du philosophe allemand. Sa sévérité, sa raideur, l'effroi qu'il suscitait étaient à hurler.

Ma mère a dit :

« Ce n'est pas exact.

-Il est affreusement rigide. On dirait un fou de la nomenclature, répondis-je.

-Non, c'était un auteur triste. Il était très intelligent, en retrait, mais pas fou.

-Il a l'air fou, ai-je insisté en gonflant les narines.

-Et toi, de quoi tu as l'air ? »

Ma mère fit une grimace. Elle étira ses lèvres.

« Oh, là tu es bonne pour le dictionnaire », commentai-je. Tout ce qu'elle disait m'élargissais un peu la vue et m'enseignais l'indulgence pour les hommes.

Quand j'eus raconté mon histoire, mes deux amies furent interpellées par le visage de Schopenhauer. Quelles horreurs recelaient-ils ?

-Il ne devait pas sortir beaucoup, expliqua Nathalie. Quand tu as pareil visage, tu retiens en toi certaines choses. Ce sont des choses tristes qui ne quittent pas l'esprit. Il n'était pas fou, car quand on voit les horreurs de ce monde, si on le sait, c'est qu'on va très bien. Il devait préférer écrire pour communiquer. Il ne devait pas avoir envie de s'amuser avec les gens de cette époque. »

*

L'acupunctrice que je vois est une femme gentille. Elle connaît bien mes parents. Elle est plus grande que moi, ronde, d'humeur souriante malgré le métier qui n'en finit pas de tourner, avec les montres. Elle en possède une ronde au poignet. Tout son être est rond. Elle se promène dans un cercle de douceur. Les aiguilles qu'elle plante dans ma peau sont censées me guérir de deux mois de spasmophilie, dus à l'ambiance du lycée. Je m'étends et me confie. Ses yeux noirs au-dessus de moi, sa peau rouge, me passent un sourire en boucle.

« Mata, tu lis quoi en ce moment ? demande-t-elle.

-*L'Emile*, de Jean-Jacques Rousseau.

-Oh moi je n'aime pas, et elle eut une grimace qui prouva qu'elle ne changerait pas d'avis.

-Pourquoi ?

-Il a abandonné ses enfants. Après il écrit sur leur éducation.

-C'est ce que tout le monde dit », suis-je obligée de conclure.

Je lui raconte que ma chambre est couverte d'affiches. Au-dessus de ma radio, il y a un petit carré, avec le portrait de Jean-Jacques Rousseau frisé, fiché au mur par une épingle, comme celles dont je suis trouée. C'est le seul auteur dont je me sois servi pour décorer ma pièce. Le reste est équestre ou branché.

Les idées de *L'Emile* ne sont pas si difficiles. Ce livre évoque des situations quotidiennes. Je me promène dans le dix-huitième siècle et j'y vois de l'herbe. Cette herbe est verte comme un pommier.

« Il y a chez les philosophes une écriture capable de communiquer des sensations. Parfois c'est dans le rythme, quelque chose de cadencé et resserré, les mots font l'effet d'une pluie, d'un cuivre, d'une tuyauterie de luxe, c'est si exigeant que cela pousse à poursuivre la lecture.

-Tu trouves cela bien si le style et la pensée sont exigeants ? hasarde l'acupuntrice, si attentionnée qu'elle saisit ma boîte osseuse et la décale d'un cran.

-C'est rendre la vie plus organisée qu'elle ne l'est, plus sublime. Qui voudrait de l'existence comme d'un chemin de viscères ? » osai-je dans un roulement.

Oh que je suis fière de moi ! Elle retourne à son bureau. Elle me laisse silencieuse. Les minutes passent. Je tarde à me calmer.

*

Chaque matin, j'ai très peur d'arriver en cours. Même en littérature, histoire ou philosophie, mes matières préférées, je renâcle dans un coin du couloir. J'ai pu être inscrite dans une classe où les élèves ont des bons résultats facilement, mais où il y a énormément de ragots et de malveillance.

En classe de philosophie, j'ai une voisine que je n'arrive pas à cerner. Elle ne me veut pas de mal et je savoure sa bonne présence pataude. Elle a les cheveux noirs, fins, le nez en aiguillette. Elle porte un pantalon noir et un haut noir, qui se conclut par un col blanc arrondi en

deux pétales, ce qui fait enfantin. Avec curiosité, elle consulte mon *Emile ou de l'éducation*. J'aime le bruit, quand elle appuie ses pouces sur le papier. Parfois, tout l'intérêt d'un livre réside dans le bruit du papier.

« Ça va mieux, ta mère ? demandai-je à ma voisine

-Elle est revenue. Elle fait des efforts.

-Et ton père, tu t'entends bien avec ?

-C'est pas ça », nie-t-elle.

Nous avons porté notre attention sur le professeur. Il parlait d'une montagne de citoyens, d'une pyramide de visages accumulés formant le corps de l'état. Enfin, j'ai pu connaître la sérénité d'un cours ordinaire ! Puis, la sonnerie a retenti.

« Tu lis toujours ça ? dit ma voisine en me rendant *l'Emile*.

-Eh bien, cela me plait beaucoup, mais c'est fort long, fis-je en creusant les fossettes. Je pense que je vais m'arrêter à moitié. »

Elle poursuit :

« Mon père a disparu il y a seize ans.

-Mon père s'appelle Emmanuel, dis-je.

-Le mien a été retrouvé hier à Chelles, une ville de Seine-et-Marne.

-C'est drôle, dis-je. Tu vas le voir ?

-Oui. »

Elle s'appelle Aiguillette. De toute l'année, dans cette classe, je ne serai pas capable d'avoir une autre confidente.

*

Ce matin, un petit veau nous est né. Il est blanc et couvert de brun comme un chocolat suisse. Ma mère, Claire, a passé la nuit à s'occuper de la pauvre vache ; c'est toujours une pitié pour moi que ces accouchements.

« Tu saurais prendre ma suite ? m'a demandé maman.

-Non, ai-je dit spontanément en remuant le nez. Puis je suis revenue sur ma décision : - En fait, si, je saurais m'y prendre. »

Quand j'étais petite, ma mère m'a dit une chanson. Elle est la seule mère de la région à connaître cette chanson.

« Alors, dis-je, le petit veau, c'est *Dona dona dona*.

-C'est la septième petite vache qu'il nous nait, reprend maman.

-Et la septième vache qu'est-ce qu'elle fait ?

-Elle est le repos. On ne te donnera rien à manger, dit Claire, en

tapant sur le derrière du veau.

-Et il ira sur un pré en jachère, on appelle ça la *chemitta*. »

Claire rigole. Je mélange ces idées juives au folklore que nous représentons, aux yeux des purs citadins, et à la vie ordinaire de la ferme, tant des mots anciens ont pris place dans mon cœur de petite fille.

Mon père me dit que je ne dois pas étaler mon savoir. Il m'a raconté à ce sujet une histoire d'avant son mariage. Il voulait devenir philosophe et suivait des cours d'été, dans un centre culturel. Un jour, enivré par cette série de travaux, rendant le sien, il n'a obtenu qu'onze sur vingt. Il s'est trouvé médiocre après. Il n'a pas prononcé le mot, mais je pense que cela renvoie à : perdre la face, avoir la honte, en être pour ses frais. Il m'a dit :

« Si je m'étais vanté avant le devoir, j'aurais été ridicule. J'étais persuadé d'être philosophe. En fait, pour les maîtres, il me manquait des outils d'analyse. »

A la ferme, nous savons que l'outillage n'est pas un superflu, il ne sert pas à obtenir une bonne note. Se servir d'outils permet de suivre une chaîne d'actes. C'est comme une chaîne de raisonnements, les étapes sont dessinées de façon claire. Ainsi ai-je vu que, dans la vie, tout est concret.

*

Un nouveau week-end fait sa malle. Je prends le téléphone. Une profonde angoisse gagne mon ventre à l'idée de reprendre les cours.

« Allo, Cécile ?

-Oui, répond une bonne voix. C'est sa mère. Je te passe Cécile.

-Allo, reprend une petite voix mâle, après un moment blanc. C'est moi.

-Salut, c'est Mata, je ne te dérange pas ?

-Non, ça me fait plaisir de t'entendre, avoue-t-elle avec un accent de sincérité, qui m'émeut.

-Tu as un moment libre, la semaine prochaine ?

-J'ai tout mon temps libre, en pro on ne bosse pas. »

Nous éclatons de rire. Je lui tais à quel point je suis fêlée d'angoisse.

« Cela te dirait d'aller au cinéma ?

-Oui, je n'y vais pas beaucoup. (Elle paraît hésiter).

-Bah, pour t'avouer, moi non plus.

-Honnêtement, je n'y suis pas allée de toute l'année. En fait, on se dit qu'on a tout dans la télévision, on ne fait pas d'effort.

-Il y a un film, *L'entrepreneur Kimochi*, que je veux voir. Il vient de sortir. C'est en japonais, est-ce que ça t'embête ?

-Non, c'est intéressant car tu entends la langue, tu découvres leur façon de vivre, de parler. Ça ne me dérange pas si ce n'est pas en français.

-Cool ! »

Je reprends :

« On peut y aller toutes les deux seulement. Est-ce que je peux aussi demander à un copain de venir ? »

Je m'attendais à un silence désemparé. A une contrariété. J'ai le cœur qui bat. Je n'aime pas imposer, décevoir.

« C'est qui ce type ? expédie Cécile.

-Mon ami d'enfance, repris-je en riant. Florent. C'est le seul garçon que je vois.

-Oui, je veux connaître des garçons.

-Bon, là-dessus on est un peu pareille, ça devient l'autre planète. Je ne sais pas s'il va accepter. Il est très : mes bottes, ma ferme, etc. »

Nous avons fixé une heure.

Les autres disent que je suis trop tranchée. Le monde se partage, pour moi, en sensations agréables, et en sensations désagréables. Ce sont des réactions spontanées, comme les couleurs primaires, jaune, rouge, bleu. A partir de là, je dis bon, ou mauvais. Les philosophes cyrénaïques, de l'Antiquité grecque, disaient que nous n'avons pour connaître le monde que ces sensations-là ; que nous ne pouvons pas connaître en-dehors, sans elles, les objets ou les êtres qui les inspirent. Cela veut dire : on ne devrait pas trop se reprocher d'être ignorant. Je me le répète ! Et cependant, encore, l'ignorance me fait exploser de colère. Je l'associe au collège de brutes où j'ai été.

*

Le collège Molière est toujours empli d'élèves. Quand je passe devant la grille et l'interminable trottoir goudronné, j'ai peur d'être apostrophée par une bande. Je n'ai pas beaucoup de bons souvenirs de cette époque.

J'ai passé quatre années au collège Molière, et je n'ai jamais redoublé. La cour était coupée en deux afin séparer les niveaux, les petits, les grands. L'herbe était à perte de vue et sous les quelques arbres se

formaient des corbeilles. L'hiver dessinait au couteau glace un ciel frileux, venteux, empli de majesté noire, quand, au matin, nous attendions les enseignants au pied du bâtiment enduit de peinture noire.

En cours de technologie, il arrivait que le professeur s'absente. La classe assez policée révélait sa vraie nature et, si je ne plongeais pas le nez sur mon classeur, j'en étais pour mes frais d'une réflexion.

Un mardi matin, les élèves de ma classe tentèrent de convaincre un camarade. Il devait participer à un projet sur l'industrie. Plusieurs garçons lui demandèrent de s'y investir. Il s'appelait Jason. Il était timide, effacé, et pleurait facilement. Lui ne désirait pas être mêlé au projet industriel. Les garçons se mirent à chanter en chœur : « Homo ! Homo ! Homo ! ». L'un ajouta, d'une voix sifflante :

« Mais non, il faut choisir un garçon ; lui, c'est une fille ! »

Jason a pleuré et beaucoup se sont mis à l'imiter sanglotant.

Je me faisais masser les seins dans les couloirs, par un petit d'une classe en-dessous.

« Mata-Hari, disait-il.

-Schleue ! » lançait une bande derrière.

Je faisais semblant de sourire.

« A ri », disait le petit, les lèvres haineuses. Et il partait en me regardant d'un air accusateur, impitoyable.

La bibliothèque du collège était silencieuse. Elle possédait des murs clairs, bleus, et il faisait un joli ciel bleu sur certains livres, l'œil se dilatait d'une gamme finie et subtile de camaïeu. Je tirai une autobiographie du rayon. Ce genre de livres me parlait de choses profondes et plus sympathiques. Un jour, je découvris que cela éblouissait les adolescentes et qu'elles riaient tout le temps, non parce qu'elles étaient bêtes et qu'au fond elles méprisaient cela, mais parce qu'elles pensaient que les livres ne se réalisaient pas sur terre.

Mon père a fini par se réveiller. Il a dit :

« Nous élevons des vaches comme eux, nous avons les mêmes problèmes, nous ne sommes pas énarques, mais Mata ne subira plus ces boeufs-beuh. Le collège agricole, c'est fini. Dès la rentrée, nous trouvons un lycée de qualité ; privé s'il le faut ».

*

Mon ami d'enfance est fromager, fils de fromagers.

Il s'appelle Florent et il hait son frère. Il le déteste car il n'existe pas de comportements plus dissemblables. Ce frère a deux ans de plus que nous, et est une brute avec les animaux.

« C'est bizarre, hein, en a dit Florent. Il a plusieurs mauvais traitements dans ses cordes. Il devrait être suivi par la police. On dirait pas, que nous avons les mêmes parents ».

Sa famille a laissé la charge des animaux, et ne s'occupe plus que de fromagerie. D'un commun accord, nous leur apportons les matières premières, le lait.

Il n'a pas aimé *L'Entrepreneur Kimochi*. Il s'est forcé pour venir. Il a préféré déguster une part de gâteau après la séance. Il a fait sa petite impression, a saisi sa sacoche d'un air vif et est reparti comme une étoile. Si je n'avais pas ce garçon-là et ceux avec qui il partage ses moments libres, trainant dans les cafés où l'on fume et joue de la musique, je serais un être encore plus anxieux. Je n'aurais que des connaissances filles et je me dirais, en somme, que les garçons sont devenus impossibles à atteindre. J'arrive, patiemment, à établir avec eux des relations. Je fais quelques efforts pour partager le monde des adolescents, des paysans de bar et des jeunes hommes qui me parlent de leur boulot. Les adultes me font rêver. Le naturel vient peu à peu.

*

Samedi dernier, j'ai comptabilisé le nombre de pages conservables que j'avais écrites. J'ai mis une ligne par années, et sur cette ligne, j'ai écrit le chiffre de pages. Cela a couvert deux grands post-it. Puis, j'ai adapté ces pages au format du livre de poche. J'ai ainsi calculé que j'avais cinq-cents pages de livre de poche préparées, en publication. J'ai conservé ce chiffre dans ma tête et j'ai jeté les post-it, après un passage ganté, dans la minuscule corbeille de la salle de bain.

Ma mère a vidé cette corbeille et retrouvé les post-it.

« Mata, a-t-elle lancé, c'est quoi ces histoires de pages ? Pourquoi tu veux être publiée ? C'est très difficile, ça ne réussit jamais. Tu ne dois pas y compter. »

Depuis cet échange, je me suis renfermée. Je ne dis plus rien de profond à ma mère. Je pleure qu'on m'ôte un bras de l'avenir.

*

Au café, nous retrouvons les copains. Oh, comme je suis heureuse alors, et comme cela me change du lycée !

Il y a une fille, Samia. Je ne la connais pas. Elle porte un chignon brun. Elle a commencé une formation. Elle décrit sa mission. Il lui faut rendre de toute urgence un mémoire sur les conditions de santé et de sécurité dans le bâtiment et les travaux publics.

« C'est important, il y a plein de morts sinon », intervient Guillaume.

Chacun y va de soi. Je connais Guillaume depuis le collège. C'est un garçon gentil. Il est presque aveugle. Ses yeux bleus ne s'accrochent pas à la lumière. Quand ils se portent sur vous, ils ont l'air vides, un peu décolorés.

« *Mon corps est une astrologie*, récite-t-il. La superbe fille..., et il roule les mains sur son torse.

-Mata, que je vous présente, est écrivain, dit Sébastien. Elle fera pareil.

-Ecrivain... réfléchit Louis, qui vient d'arriver.

-Oui, Louis, dis-je, en prenant la pose, c'est un prénom rare.

-Elle va nous écrire des livres.

-Si j'ai des sujets ! Pas tous les jours. En fait, j'ai cinq cents pages préparées, mais peut-être que dans dix ans, toutes réflexions faites, il n'en restera que cent.

-L'éditeur aura tout coupé », croit Louis.

Sébastien est celui avec qui je m'entends le mieux. C'est un type mince, brun, au débit rapide. Nous pouvons aborder plein de sujets avec familiarité. Mais je crois qu'il va plutôt aller avec un garçon.

« Je te donnerai des idées. Je te dirai : Mata, il faut écrire sur ça. Et l'éditeur sera à genoux. »

Ils commandent de la bière. Je choisis ma première bière. Cela sent le miel avec un fond doux piquant.

*

Ma famille n'a pas beaucoup d'argent. C'est dommage pour moi qui en aura besoin, disent les adultes. Mais jusqu'à présent, je ne vois que la portée des arbres ; j'ai déjà beaucoup d'oxygène en m'y promenant.

Il y a trois ans, mes ascendants – c'est ainsi que parle Claire quand il est question des héritages ; mon père connaît les actualités, les termes

de politique appliqués aux taxes, exportations, concurrences déloyales qui pèsent sur les paysans, je dois lui dire un jour que cela m'impressionne – ont loué une maison en Bretagne. Le rez-de-chaussée était praticable et une partie du premier étage, habitable ; on ne montait pas dans les autres étages, embarrassés. Des travaux étaient à faire. La cuisine était jaune écœurant comme les blés. Ce furent nos dernières vacances ensemble.

Nous avons été sur les plages et je me suis posé la question : mais comment décrit-on la lumière sur l'eau grise ? De petits grains de lumière qui s'écaillent comme des lunettes vives, en sillon, sur le gris charmant et plat, à peine bosselé, de la mer. J'avais des sensations neuves et fraîches, en tombant sur cela. Autour étaient des rochers bruns et noirs où avaient crevé des algues. Cela sentait. Et les bateaux. J'en étais renversée et quand je retrouvai, un jour, ce souvenir, je me redis : mais comment décrit-on la lumière sur l'eau grise ? Les files de mots les plus laborieuses se glissaient dans ma pensée.

On mangea du poisson tendre et des haricots beurrés. Mes parents me firent découvrir le champagne.

La nuit tombée, je rentrai seule dans ma chambre et me glissai dans le lit. J'éteignis la lumière. Subitement, il y eut du bruit. Au fond de la pièce, une main venue d'un bras remuait et fouilla longuement dans un sac en plastique.

Le sang m'est monté aux joues. Le sol s'est mis à craquer. Puis, des pas se sont détachés du silence. Ça s'est rapproché de mon lit. Il n'y avait rien, là, des bruits de rongeurs, de petits animaux, à qui on fait porter le chapeau des interventions nocturnes. Les pas gagnèrent l'espace de mon lit. Glacée, terrorisée, je suis restée complètement immobile.

C'est ce qui s'appelle faire la morte, en espérant que vous serez lâchée par l'horreur !

Les bruits ont cessé. J'ai rallumé ma lampe de chevet. La chambre était vide.

Depuis cette nuit d'été, j'ai voulu penser aux astronautes. A l'existence des astronautes. A leur possibilité d'immersion dans notre vie. Je n'ai pas trouvé de livres ou de choses approchant, toutes mal écrites. Et puis, j'ai rencontré les grands auteurs, la philosophie. Cela m'a obligée à ne pas m'occuper des astronautes.

Ce vendredi soir, au café.

La musique y est branchée. Comme souvent, je me lève pour demander à la patronne si elle peut baisser le son.

Un inconnu entre. Il est déjà venu. Je l'avais écouté. C'est un jeune homme disert, expansif, et j'ai cru qu'il venait pour faire des affaires. Il a une écharpe nouée. Il serre des mains. Puis il se présente à notre table.

« Bonjour, je m'appelle Adrien. »

Il monte une clameur enthousiaste. Je me dis que nous devons tous être plus ou moins exclus de notre classe ou de notre promotion, pour braire aussi facilement dès que quelqu'un se présente.

« Adrien, tu es riche, je t'offre une bière, lance du fond de la salle une jeune fille aux cheveux cendrés, d'une voix incolore et pincée, comme si les phrases sortaient du bout de son nez pointu.

-Et toi, Mata ?

-Oh, toujours la même chose, non... Pas du vin non plus.

-Ah non, le vin, ça fait trembler les Français.

-Madame, on en a marre de boire, dit Sébastien à la serveuse. (Mais, en vérité, il a les yeux fixés sur le mur).

-Un jus de pomme me suffira, dis-je.

-Et moi, un cidre », reprend Sébastien.

Le nouveau venu nous raconte son existence. Il est en train de monter son entreprise. C'est un projet sur le long terme. Il le décrit en terme juridique et de contacts, de prises relationnelles. Cela fera tenir une dizaine d'emplois. Puis, il compte s'agrandir.

« Voilà pour le monsieur qui apporte à la région », dit la serveuse en lui portant une chope blonde.

Une heure passe. Les débuts sont hasardeux, puis le groupe s'enchant. Doucement, la nuit est tombée.

« Mata, tu as cours demain ?

-Pffuit ! Quatre heures.

-Tu veux partir ? demande Adrien. Je te raccompagne.

-Oh, merci. »

Et il est allé détacher mon manteau. Il l'a porté sur mes épaules. Sébastien m'a poussé les mains dans le dos :

« Va ! »

Il est comme cela, amical, aidant.

« Je suis à pieds, m'avoue le jeune entrepreneur. C'est dommage je sais. Rien de tel qu'une voiture pour rendre service à une super nana.

Je suis en train de passer le permis. Cela m'est nécessaire pour être le parfait entrepreneur.

-C'est facile d'avoir le permis ?

-Oui, il faut juste se dire : j'ai besoin, je n'ai pas le choix. »

Il avait un côté embarrassé. Cela m'a rassurée.

Je ne sais plus comment je me suis exprimée. La poésie que je gardais en moi s'est déroulée petit à petit. Nous avons été très amicaux l'un pour l'autre.

« Mata, tu es belle ! » s'exclama-t-il. En piquant du visage vers le sol, les épaules rentrées, il dit :

« Ah, je viens de rencontrer une nana qui m'a sorti une de ces phrases ! »

Il me tint la main. Elle était chaude et enveloppante, comme sa personnalité. Il y avait ses doigts qui se détachaient et venaient effleurer mes paumes. Ils ajoutaient à la délicatesse de son geste. Ce fut rassurant car les doigts c'est comme quand on s'aime à l'école primaire, il n'y a pas de danger. Je crains plus que tout un homme qui déborde et jette ses mains sur tout le corps. Cette glue terrifie.

« Tu es trop dans ta tête », m'a-t-il dit soudain.

Il m'a embrassée. C'était mon premier baiser. Je ne pouvais pas m'en ouvrir car tous ont déjà fait leur baiser. Et je n'avais pas le mien.

Il a cessé de me juger. Cela me libéra. Le ciel ouvrait ses étoiles. La voie lactée perçait au-dessus de nous comme un grand rat stellaire.

*

Les cours du samedi matin m'ont épuisée. Rentrée chez moi, je n'ai pas eu envie de reprendre la moindre activité. Je me suis endormie sur le canapé de la salle à manger. Une main m'a tirée du sommeil.

« Mata, ne dors pas trop, après tu ne seras pas bien. »

C'était mon père.

« Prends un thé pour te réveiller. Je vais t'en faire un. J'en ai marre de ta mère. Menthe verte ? Jasmin ?

-Menthe. Du sucre je veux bien. »

Il est parti dans la cuisine préparer la boisson. Puis il m'a recommandé de lire les œuvres d'Arthur Rimbaud.

« Rimbaud ? Mais c'est la tarte à la crème ! me suis-je écriée.

-Cela te changera de ces énormes pâtés gras que sont les romans.

L'Emile c'est un roman. On faisait des livres énormes à l'époque. Ça revient à la mode désormais. On demande aux écrivains de sortir un ventre par an. Rimbaud était fulgurant car il était plus que brillant, bref. »

J'ai passé une heure à lire ses poèmes emplis de cafés et de baisers. Cela m'a fait éclater de rire. Il éprouvait une telle ivresse dans cette vie-là que j'ai songé : « Cet adolescent, c'est moi mais vraiment, avec de plus grandes émotions ! » Je fus déçue que les sensations ne soient pas aussi exaltées dans la vraie vie.

« Mon bon père », ai-je dit au mien qui passait dans la pièce.

J'ai allumé la télévision.

*

Le baccalauréat a lieu dans deux semaines. Je range mon classeur. Soudain, quelque chose m'entoure les épaules. Il fait si froid. J'ignore si je dois rappeler ce garçon. Il sera bon. Nous aurons toujours des choses à nous dire, de vis-à-vis, des moments à passer ensemble. Avant-hier, Adrien m'a déçue au téléphone. C'est un sale instrument. Pourquoi raffolent-ils de cela et pourquoi y jettent-ils leur rire bruyant ?

Profitant de l'absence de mes parents, je me calfeutre contre la commode et saisis le combiné qui est dans la salle, en bas.

« Allo, répond une voix en retrait.

-Allo, Nathalie ? dis-je, comme si je tentais d'attraper la brise.

-Oui, c'est moi.

-Je suis Mata. Cela fait un bout de temps qu'on ne s'est pas vues. Le bac c'est bientôt, il s'est passé toutes sortes de choses, bref, désolée de ne pas t'avoir rappelée, et toi ça va ?

-Oui moi ça va », marmonne-t-elle, l'air de s'en moquer.

Je la devine dans une dégustation narquoise de mon angoisse. Je songe à ses cheveux roux, d'une teinte cuivrée rare, au charmant arrangement de son visage blanc. Sa présence est attrayante.

« Je n'aime pas trop ma classe... bégayé-je. Enfin... J'ai envie de sortir, de penser à autre chose. Tu n'es pas stressée toi ?

-Non, dit-elle. Il faut y aller cool. Mûre. On est tous un peu stressés par l'examen mais si tu t'organises, tu l'as. »

Silence de bureau.

« On peut aller en ville samedi ? Un cinéma ? »

A l'autre bout du fil, une femme l'interrompt. J'entends une voix

froide, venue chercher sa dose de tracas.

« C'est la faute à Schopenhauer, dit Nathalie au loin, en hâtant les syllabes, elle m'en parlait sans arrêt. C'est devenu pauvre fille.

-Tu viens manger », reprend l'autre femme, en éraflant la moquette.

-Oui.

-Allo ? reprend Nathalie d'une voix forte. Je dois te laisser. Je verrai quand on peut se revoir. »

Contre le dédain des femmes, le soleil se coucha.

*

Je passe au pré. Dès que nous approchons du grillage, une jeune vache se rue vers nous joyeusement, tel un vélo blanc, et se colle à nous. Jamais je n'ai connu une vache aussi sympathisante. Il semble qu'elle n'ait qu'une envie, bavarder.

« C'est drôle, les animaux sont comme les êtres humains, ils ont leur caractère, dit ma mère.

-Celle-là a quelque chose en plus, elle est hyper sociable. Si elle était un être humain, elle serait sans doute... mais non, je n'en connais pas d'aussi affectueux... Très expansive. »

Nous ne songeons pas à faire abattre cette pâquerette un jour. Elle risque de prendre la relève des chats et des chiens que nous avons aimés.

*

Les cours ont pris fin. Le professeur m'a demandé si je comptais poursuivre l'élan de cette année.

« Vous avez été une élève assidue et pleine de qualités. Que faites-vous l'an prochain ?

-J'ai fait un dossier pour être reçue en classe préparatoire. Quand je suis allée au secrétariat, la dame qui m'a ouvert la porte a fait la tête. Mais quand je lui ai dit que je venais pour une prépa, elle s'est montrée tout à coup aimable.

-Alors vous poursuivrez un peu la philosophie ?

-Oui. Cependant, je ne sais pas si j'enseignerai cette matière. Mes parents disent que c'est trop difficile d'obtenir une place.

-Vos parents que font-ils ?

-Ils sont fermiers.

-Ça alors, je pensais qu'ils étaient enseignants ! Ou que l'un des deux, du moins, l'était.

-Eh bien vous voyez, les apparences sont trompeuses. Ils possèdent un élevage et nous avons un champ. C'est une petite exploitation, dis-je les larmes aux yeux.

-Vous allez réussir ! Quand vous aurez réussi, pouvez-vous m'écrire ?

-Oui. »

Le professeur m'a laissé son adresse. J'ai donné la mienne à Aiguillette. Je nous imagine nous remémorant l'année ensemble. Dans notre cohabitation, il ne s'est rien passé.

*

Au bac, le sujet de philosophie a été :

Qu'est-ce que la réussite ?

Je n'ai pas eu peur longtemps. Dans une première partie, j'ai écrit : métaphysique. Epoque de Platon. Les réalités sensibles et les réalités intelligibles pour définir la réussite.

Deuxièmement, crise de la métaphysique : un contradicteur de l'Antiquité grecque fait de la rationalité la grille de lecture de toute réussite. Les progrès de Descartes, la joie de vivre de Pascal. Leur cheminement est un exemple de réussite qui s'applique à nous.

Dans la troisième partie, j'ai fait : retournement du sujet au sein de la crise de la métaphysique. Les totalitarismes du vingtième siècle ont remis en cause cet individu éclairé dont le chemin suffisait. Et j'ai trouvé une solution.

Quand j'ai rendu la copie, je n'avais plus souvenir des mots entassés. C'était comme avoir tiré de moi un oreiller bleu.

*

« Mata a eu quinze sur vingt.

-Oh !

-Elle est douée notre petite fille. »

Il s'agit de la mère de mon père. Nous ne la voyons pas beaucoup. Elle a vécu à l'étranger jusqu'à ce que j'obtienne cet examen. Elle va venir

vivre chez nous. Elle apporte son héritage. J'ai connu mon grand-père jusqu'à l'âge de dix ans. Quand il est mort, elle a quitté la France.

« Ma petite, reprend-t-elle au téléphone, tu es la plus savante de la famille.

-C'est gentil, dis-je.

-Il t'aurait fallu un point de plus et tu avais la mention très bien. Tu aurais dû faire d'avantage d'efforts.

-A vrai dire, tous les jours d'examen, je les ai passés avec de la fièvre. Je te jure, mamy, j'ai attrapé une angine sans le savoir. J'étais dans un état à bout, et je n'en ai jamais tenu compte. C'est le dernier jour que j'ai pris le thermomètre : j'avais trente-neuf de fièvre ! »

Elle ne m'a pas félicitée. C'est dur d'être félicitée par les grands-parents.

*

Au café, les lilas durent longtemps.

J'y vais une dernière fois, rejoindre mon petit ami. Je n'ai rien à apprendre cet été. Je vais me fondre dans la peau d'un étourneau.

Il est assis à la terrasse. Personne ne nous dérange. Cependant, il paraît distrait, plus que de coutume.

« La vie commence ? Eh bien, tu es comme moi. Le local ouvre la semaine prochaine. Il a fallu faire la peinture et elle a séché. Le local, enfin, le bureau.

-C'est magnifique. »

Il me parle très longuement de ses employés. Il ne les a pas tous rencontrés, mais il connaît leur parcours. Il a bien retenu leur nom et leur prénom. Ils devront être sous ses ordres. Il sait ce qu'il ne peut pas tolérer. Il m'explique le règlement qui est établi pour les pauses.

« Je pourrais venir te voir ? demandé-je.

-Je travaille, ma chérie. Passe me voir vendredi soir. »

Je me rembrunis.

« Et moi, tu sais ce que je deviens ? J'ai eu le bac.

-C'est bien ça, c'est fait.

-J'ai eu la mention bien ! »

Il a réalisé que j'étais une bonne élève.

« Je suis fier que ma copine soit intelligente ! s'est exclamé Adrien. Viens vendredi – ce n'est pas que ça m'ennuie avant, seulement je ne

pourrai pas t'accueillir. Passe dans l'après-midi. Je te présenterai à toute mon équipe. »

Nous avons beaucoup parlé. Le soleil fait le mort. Il a le dos d'un hérisson. Recouvert de nuit, ses couleurs sont noires. Le cercle, les rayons ont disparu. Une odeur de lilas erre à travers les fenêtres. Il n'y a plus de chants d'oiseaux.

« Tu as fait ton choix de vie, Mata ! Il y a trop de gens qui t'ont embêtée. Je te souhaite vraiment de faire ce que tu désires avec des jeunes qui partagent tes centres d'intérêts, et tes objectifs.

-Tu peux devenir professeur, journaliste, ou intégrer une école de commerce. Il y a des écoles énormes, mais je n'y compte pas trop », dis-je, après avoir expliqué les classes prépa.

Et je précise :

« Il faut aussi penser à l'argent ».

Lui, qui n'a encore que ses jambes, me laisse au bas de chez moi.

FIN.